

Après le succès des *Sept Sœurs*

LUCINDA RILEY

LA SŒUR
À LA PERLE



LA SAGA-ÉVÉNEMENT DE
LA REINE DU ROMAN FÉMININ

LES SEPT SŒURS
TOME 4


CHARLESTON



LA SUITE TANT ATTENDUE DE LA SÉRIE LES SEPT SŒURS!

CeCe d'Aplière ne s'est jamais vraiment sentie à sa place. Et à la suite du décès de son père adoptif, l'excentrique milliardaire Pa Salt – surnommé ainsi par ses filles, adoptées aux quatre coins du monde – elle se retrouve complètement perdue.

Désespérée, n'ayant que les quelques indices laissés par son père – une photographie en noir et blanc et le nom d'une pionnière ayant traversé le monde – CeCe part à la recherche de ses origines... jusque dans la chaleur et la poussière du centre rouge de l'Australie.

Cent ans auparavant, Kitty McBride, fille de pasteur, abandonne sa vie bien rangée pour accompagner une vieille dame d'Édimbourg jusqu'à Adélaïde. Son ticket pour cette terre inconnue apportera le grain d'aventure dont elle avait toujours rêvé... ainsi qu'un amour qu'elle n'avait jamais imaginé.

Alors que CeCe découvre des secrets enfouis depuis bien longtemps, elle commence à penser que ce vaste et sauvage continent pourrait lui offrir quelque chose qu'elle a toujours cru impossible : un sentiment d'appartenance et un foyer...

**La série-événement de Lucinda Riley,
l'auteure aux douze millions d'exemplaires vendus.**

« Le roman parfait à lire blotti dans un fauteuil. »

Daily Mail

« Les fans de Kristin Hannah, Kate Morton et des précédents romans de Lucinda Riley vont adorer *La Sœur à la perle*. »

Booklist

Traduit de l'anglais par
Marie-Axelle de La Rochefoucauld
www.editionscharleston.fr



Les Sept Sœurs — Tome 4

ISBN 978-2-36812-200-6



9 782368 122006

22,50 euros
Prix TTC France


CHARLESTON

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Ce quatrième tome, comme les précédents, ne se repose qu'une fois la lecture achevée : PASSIONNANT ! »

Bénédicte, du blog *Au fil des livres*

« Lucinda Riley m'a totalement enchantée. *La Sœur à la perle* est une ode au voyage nous entraînant dans une quête touchante et émouvante à travers le temps et l'espace de l'outback australien. »

Laura, du blog *Darcybooks*

« C'est un roman dans la lignée des précédents, qui mêle passé et présent, au grand plaisir des lecteurs ! »

Marie, du blog *Un monde de conteuses*

« *La Sœur à la perle* est un roman passionnant racontant la quête d'origines d'une jeune femme qui cherche à se découvrir elle-même. (...) Ce roman est lui-même une petite perle à pêcher de toute urgence, je ne suis pas passée loin du coup de cœur ! »

Manon, du blog *VibrationLittéraire*

« Lucinda Riley s'inspire de faits historiques et les mélange à sa fiction, faisant de son histoire un récit touchant et intéressant. L'histoire de ces personnages résonne en nous et nous émeut profondément. »

Clara, du blog *Croqueuse-Livres*

« J'ai adoré ce voyage palpitant aux quatre coins du monde et toute cette histoire autour du destin et d'une incroyable malédiction ! »

Laurie, du blog *Mya's books*

« Une lecture que j'ai adorée et qui m'a fait passer un très bon moment de lecture. » Cindy, blog *La lectricedyslexique*

« Lucinda Riley, la reine des secrets de familles, nous a plongés au cœur de l'Australie, de ses côtés obscurs en passant par ses plus beaux paysages. »

Estelle, du blog *Petite Lectrice*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Titre original : *The Pearl Sister*

© Lucinda Riley, 2017

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-200-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (LillyCharleston) !

LA SŒUR À LA PERLE
CÉLAÉNO

Du même auteur aux éditions Charleston

La Jeune Fille sur la falaise, 2015

La Belle Italienne, 2016

L'Ange de Marchmont Hall, 2017

De la même série :

Les Sept Sœurs – Maia, 2015

La Sœur de la tempête – Ally, 2016

La Sœur de l'ombre – Star, 2017

Lucinda Riley

LA SŒUR À LA PERLE
CÉLAÉNO

ROMAN

*Traduit de l'anglais
par Marie-Axelle de La Rochefoucauld*


CHARLESTON

*Pour le père et la fille,
Richard et Felicity Jemmett*

PERSONNAGES

ATLANTIS

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

LES SŒURS D'APLIÈSE

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

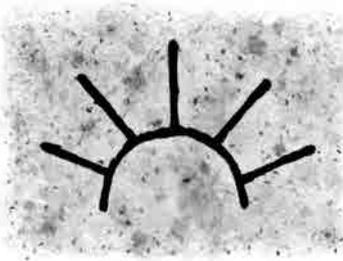
Électra

Mérope (absente)

*Aucun voyage n'est impossible.
Il suffit de se lancer.*

CECE

DÉCEMBRE 2007



Symbole aborigène pour un chemin humain

1

*J*E ME SOUVIENS PRÉCISÉMENT DE L'ENDROIT où je me trouvais et de ce que je faisais quand j'ai appris que mon père venait de mourir. J'étais perdue dans mes pensées en regardant la nuit noire par le hublot. De temps à autre, tout en bas, scintillaient de petits points de lumière qui indiquaient des habitations, chaque maison minuscule contenant une vie, une famille, un groupe d'amis...

Autant de choses dont je me sentais désormais dépourvue.

C'était comme voir le monde à l'envers, les lumières au-dessous de l'avion semblaient de pâles copies des étoiles au-dessus de nos têtes. Cela me rappelait ce que m'avait un jour dit un professeur à l'école d'art : selon lui, je peignais comme si je ne voyais pas ce que j'avais devant moi. Il avait raison. Je n'y arrivais pas. Les images apparaissaient dans mon esprit, mais elles n'existaient pas dans la réalité. Souvent, elles ne prenaient aucune forme animale, minérale, ni même humaine ; toutefois elles étaient puissantes et s'imposaient à moi sans que je puisse m'y soustraire.

Comme ce bric-à-brac que j'avais ramassé dans des casses de Londres. J'avais passé des semaines à essayer de voir comment je pouvais agencer le tout. C'était comme un casse-tête géant, même si dans mon cas les pièces étaient un bidon d'essence

malodorant, un vieil épouvantail à l'effigie de Guy Fawkes, un pneu et une pioche à moitié rouillée. J'avais maintes fois réorganisé l'ensemble, satisfaite jusqu'à ce que j'ajoute la pièce finale qui, où que je la place, semblait toujours gâcher l'œuvre entière.

J'appuyai le front contre le hublot frais en plexiglas, la seule chose qui nous séparait, les autres passagers et moi, de l'asphyxie et d'une mort certaine.

Nous sommes si vulnérables...

Non, CeCe, me repris-je fermement tandis que la panique montait en moi, tu peux y arriver sans elle.

Je me forçai à penser à Pa Salt pour chasser ma peur tenace de l'avion. Me remémorer l'instant où j'avais appris sa mort m'était étrangement réconfortant. Si le pire se produisait et que l'avion tombait du ciel, nous tuant tous, au moins Pa serait peut-être là de l'autre côté pour m'accueillir. Après tout, il avait déjà fait ce grand voyage. Et il l'avait fait seul, comme tout le monde.

J'étais en train d'enfiler mon jean lorsque Tiggy, ma petite sœur, m'avait appelée pour m'apprendre la terrible nouvelle. En y repensant, je suis quasiment certaine de ne pas m'être rendu compte de ce qu'elle me disait. Sur le coup, tout ce qui me préoccupait était comment j'allais à mon tour prévenir Star, qui adorait notre père. Je savais qu'elle serait effondrée.

Toi aussi tu l'adorais, CeCe...

Oui, c'était vrai. Néanmoins, mon rôle était de protéger ma sœur plus fragile – elle avait en fait trois mois de plus que moi, mais elle avait du mal à s'exprimer, alors j'avais toujours parlé pour elle –, aussi avais-je barricadé mon cœur et fermé mon jean, puis j'étais entrée au salon pour le lui annoncer.

Elle n'avait rien dit, elle avait simplement pleuré dans mes bras. De mon côté, je m'étais efforcée de retenir mes larmes. Pour elle, pour Star. Je devais être forte parce qu'elle avait besoin de moi.

À l'époque...

— Mademoiselle, vous avez besoin de quelque chose ?

Un nuage de parfum musqué m'enveloppa. Je levai les yeux et vis l'hôtesse penchée sur moi.

— Euh, non, merci.

— Vous avez appuyé sur la sonnette, murmura-t-elle, indiquant le reste des passagers, tous endormis.

— Désolée, chuchotai-je, c'est une erreur.

Typique. D'une façon ou d'une autre, je me faisais toujours remarquer.

J'essayai de trouver une position confortable et fermai les yeux, désireuse de rejoindre les quelque quatre cents âmes qui, en s'endormant, étaient parvenues à oublier qu'elles étaient propulsées dans l'air à bord d'un tube d'aluminium. Comme d'habitude, je me sentais à l'écart.

Bien sûr, j'aurais pu prendre un billet en classe affaires, mais je n'avais pas eu envie de gaspiller mon héritage pour quelques centimètres supplémentaires. J'en avais dépensé une bonne partie dans l'achat de l'appartement chic près de la Tamise, pour Star et moi. Je pensais qu'un foyer était ce qu'elle souhaitait, que ça la rendrait heureuse, mais je m'étais fourvoyée...

Comme un an plus tôt, je me retrouvais en classe économique, en route vers la Thaïlande. Sauf que, cette fois-ci, Star n'était pas avec moi et que je ne partais pas à l'autre bout du monde pour voyager, mais pour fuir...

* * *

— Je vous sers votre petit déjeuner, mademoiselle ?

Désorientée et ensommeillée, j'ouvris les yeux et regardai l'hôtesse qui était venue me voir au milieu de la nuit. Je m'aperçus que toutes les lumières de la cabine étaient allumées et que certains stores de hublot étaient relevés, dévoilant l'aube rosée.

— Juste du café noir, merci.

Elle se retira en hochant la tête et je me demandai pourquoi je me sentais coupable de lui réclamer quoi que ce soit.

— Où est-ce que tu vas ?

Je me tournai vers mon voisin, que je n'avais jusqu'à présent vu que de profil : un nez, une bouche et une mèche blonde qui ressortait de sous une capuche noire. Il me fixait. Il ne

devait pas avoir plus de dix-huit ans. À côté de lui, je me sentis soudain très vieille.

— À Bangkok, puis en Australie.

— Cool, fit-il. De mon côté, j'irai moi aussi en Australie dans quelque temps, mais je vais d'abord visiter la Thaïlande. On m'a dit que les Full Moon Parties, c'était quelque chose !

— Oh oui !

— Tu y es déjà allée ?

— Plusieurs fois, oui, répondis-je, sa question ravivant aussitôt en moi une foule de souvenirs.

— Laquelle me recommanderais-tu ? Il paraît que celle de Ko Pha Ngan est la plus sympa.

— Je n'y suis pas allée depuis longtemps, mais apparemment elle est devenue très populaire, attirant deux ou trois mille personnes. Mon endroit préféré, c'est Railay Beach, à Krabi. C'est très relax, mais bien sûr ça dépend de ce que tu cherches.

— Ça me dit quelque chose, Krabi. Je vais retrouver mes potes à Bangkok. Il nous reste encore deux semaines avant la pleine lune pour décider où aller. Tu vas voir des amis en Australie ?

— Ouais, mentis-je.

— Tu t'arrêtes un peu à Bangkok avant ?

— Juste une nuit.

Je sentis son excitation tandis que l'avion entamait sa descente vers l'aéroport de Suvarnabhumi et que l'équipage proférait ses instructions habituelles. *Tout ça ne sert strictement à rien*, pensai-je en fermant les yeux, le cœur battant. Si l'avion s'écrasait, nous mourrions tous en un instant, que les tablettes soient relevées ou non. Je supposais qu'ils devaient nous dire tout ça pour nous tranquilliser.

L'appareil se posa si doucement que je ne m'étais même pas rendu compte que nous étions à terre avant que le pilote ne l'annonce. J'ouvris les yeux, triomphante. Je venais d'effectuer un vol long-courrier toute seule et j'avais survécu pour le raconter. Star serait fière de moi... si elle s'intéressait toujours à moi, évidemment.

Je passai les contrôles, récupérai mon gros sac à dos et me dirigeai vers la sortie. Dehors, je fus aussitôt enveloppée par ce manteau familial de chaleur et d'humidité. Une fois dans ma chambre d'hôtel, je m'assis sur les draps blancs et songeai que si je possédais un hôtel, je fournirais à mes hôtes des draps sombres qui ne gardaient pas les traces des corps précédents comme le faisaient les blancs, quelle que soit la puissance du lavage.

Tant de choses sur cette Terre me déconcertaient, des règles inventées par je ne sais qui, je ne sais où, il y avait sans doute bien longtemps. J'ôtai mes chaussures de marche et m'allongeai. J'aurais pu être n'importe où dans le monde, et je détestais ça. Le climatiseur bourdonnait au-dessus de ma tête et je fermai les yeux pour essayer de dormir, mais une pensée m'en empêchait : si je mourais, à cet instant, personne ne le saurait.

Je compris alors ce qu'était vraiment la solitude. Je ressentais comme un vide immense en moi. Je chassai mes larmes, mais elles revenaient de plus belle, forçant mes paupières à s'ouvrir, comme un barrage cédant sous la pression.

Tu peux pleurer, CeCe, il n'y a aucun mal à ça...

J'entendis la voix reconfortante de Ma dans ma tête et me souvins d'elle me disant cela alors que je m'étais foulé la cheville en tombant d'un arbre à Atlantis. Je m'étais tant efforcée de ne pas être une pleurnicheuse que je m'étais mordu la lèvre, si fort qu'elle avait saigné.

— Ma, elle, serait triste, murmurai-je.

J'attrapai alors mon portable et envisageai de l'allumer pour lui dire où j'étais. Cependant, je n'avais pas la force de voir un message de Star ou, encore pire, aucun texto de sa part. Je savais que ça me détruirait, alors je lançai le téléphone à l'autre bout du lit et fermai à nouveau les yeux. Mais une image de Pa m'apparut, nette et précise, à ce moment-là.

« Il est important que Star et toi vous fassiez vos propres amis, en plus d'être là l'une pour l'autre... »

Il avait prononcé ces mots juste avant que nous partions à l'université, Star et moi, et cela m'avait contrariée parce que

je n'avais besoin de personne d'autre, et Star non plus. Du moins, c'était ce que je croyais alors.

— Oh, Pa, soupirai-je, est-ce que c'est mieux là-haut ?

Ces dernières semaines, alors que Star s'éloignait de moi, je m'étais souvent surprise à parler à Pa. Sa mort ne semblait pas réelle ; d'une certaine façon, je le sentais encore près de moi. Si en apparence j'étais à l'opposé de Tiggy, et de toutes ses croyances spirituelles, une partie de moi savait et ressentait également des choses étranges... dans mes tripes *et* dans mes rêves. Souvent j'avais l'impression que mes rêves étaient plus réels que ma vie elle-même. Quand tout se passait bien, c'était comme regarder une série à la télévision, mais certaines de mes nuits étaient peuplées de cauchemars, comme ceux avec les énormes araignées...

— Mon Dieu !

Je bondis hors du lit pour chasser ces pensées et allai me passer de l'eau sur le visage. En regardant mon reflet dans le miroir de la salle de bains, les yeux rouges et gonflés d'avoir pleuré et les cheveux gras après ce long voyage, je me dis que je ressemblais à un marcassin tout fripé.

Peu importait le nombre de fois que Ma avait complimenté la forme et la couleur de mes yeux, si inhabituelles, ou que Star avait affirmé combien elle aimait caresser ma peau qui, selon ses termes, était aussi douce et moelleuse que du beurre de cacao. Je savais qu'elles se voulaient simplement gentilles, je n'étais pas aveugle. J'étais laide, et je détestais qu'on me prenne en pitié pour mon aspect physique. Comme mes cinq sœurs étaient toutes très belles, j'avais mis un point d'honneur à renoncer à les concurrencer. Électra, elle-même mannequin de renom, me répétait sans arrêt que je ne me mettais pas en valeur, mais cela aurait été une perte de temps et d'énergie, puisqu'il m'était *impossible* d'être belle.

Toutefois, je *pouvais* créer de la beauté et là, au creux de la vague, je me souvins d'une autre phrase de Pa qui m'avait marquée.

« *Quoi qu'il t'arrive dans la vie, CeCe chérie, personne ne pourra jamais t'enlever ton talent.* »

À l'époque, j'avais pris cela pour une platitude de plus, pour me remonter le moral alors que je me sentais nulle en classe et nulle dans mes relations avec les autres. Mais en fait Pa se trompait, parce que si les gens ne pouvaient pas nous enlever notre talent, ils pouvaient parfaitement détruire notre confiance en nous à coups de remarques négatives, créant la confusion dans notre esprit jusqu'à ce que nous ne sachions plus qui nous étions ni comment plaire à quiconque, encore moins à nous-même. Voilà ce qui m'était arrivé à l'école d'art. Voilà pourquoi j'en étais partie.

Au moins, j'ai appris ce pour quoi je ne suis pas douée, me consolai-je. À savoir, selon mes professeurs, la plupart des cours que j'avais suivis ces trois derniers mois.

Malgré les coups que mes tableaux et moi avions reçus, je savais que si je perdais la foi en mon talent, il ne me restait plus rien.

Je partis me rallonger, souhaitant que ces horribles heures de solitude passent au plus vite. Je comprenais enfin pourquoi je croisais tant de personnes âgées assises dans le parc de Battersea quand je me rendais à l'école d'art. Même s'il faisait un froid de loup dehors, elles avaient besoin de voir d'autres êtres humains, d'avoir la confirmation qu'elles n'étaient pas complètement seules sur cette planète.

Je dus m'assoupir, car je fis le cauchemar de l'araignée et me réveillai en hurlant. Je plaquai automatiquement une main sur ma bouche pour étouffer mon cri. Désireuse de fuir cette chambre dénuée d'âme, je renfilai mes chaussures, saisis mon appareil photo et descendis à la réception.

Dehors, une ribambelle de taxis patientaient. J'en pris un et indiquai au chauffeur de me conduire au Grand Palais. Cela m'avait toujours à la fois amusée et agacée de voir qu'à Bangkok, et en Thaïlande en général pour ce que j'en avais vu, les employés étaient partout trop nombreux. Dans n'importe quel magasin, même si vous ne vouliez acheter qu'un paquet de cacahuètes, il y avait toujours une personne pour vous guider, une autre pour vous encaisser et une troisième pour placer vos achats dans un sac. Ici, la main-d'œuvre ne coûtait rien,

c'en était presque ridicule. Je regrettai aussitôt cette pensée, puis me rappelai que c'était justement pour ce genre de différences que j'aimais tant voyager : cela permettait de relativiser.

Le chauffeur me déposa et je suivis les hordes de touristes dont beaucoup arboraient des épaules rougies par le soleil. À l'extérieur du temple, je retirai mes chaussures et les plaçai à côté des tongs et autres baskets que d'autres visiteurs avaient laissées près des marches, puis entrai. Le Bouddha d'émeraude avait, disait-on, plus de cinq cents ans et était la statue la plus célèbre de toute la Thaïlande. Il était pourtant petit par rapport à d'autres bouddhas que j'avais vus. L'éclat du jade et la forme de son corps m'évoquaient un lézard vert et brillant. Ses membres étaient lisses et, pour être honnête, pas très bien proportionnés. Non pas que cela importe – c'était un très bel objet.

Je m'assis en tailleur sur l'un des tapis, profitant de la fraîcheur de ce vaste espace paisible, entourée d'autres êtres humains qui, sans doute, faisaient aussi leur introspection. Je n'avais jamais été très attirée par la religion, mais si j'avais dû en choisir une, cela aurait été le bouddhisme, où l'on célébrait essentiellement le pouvoir de la nature, que je ressentais comme un miracle permanent se produisant devant mes yeux.

Star disait souvent que j'aurais dû m'inscrire au parti écologiste, lorsqu'elle m'écoutait fulminer pendant des heures après avoir vu une émission sur l'environnement, mais à quoi bon ? Ma voix ne comptait pas, et j'étais trop bête pour être prise au sérieux. Tout ce que je savais, c'était que l'on ignorait trop souvent les plantes, les animaux et les océans qui formaient pourtant notre écosystème et étaient à la base de notre vie.

— Si je vénère quelque chose, c'est ça, murmurai-je au Bouddha.

Lui aussi venait de la terre, d'une pierre embellie par le passage des millénaires ; il comprendrait probablement.

Comme je me tenais dans un temple, je parlai à Pa. Peut-être les églises et les temples s'apparentaient-ils à des lignes téléphoniques ou à des réseaux Internet, nous permettant de communiquer directement avec l'au-delà...

— Salut, Pa, je suis tellement triste que tu sois parti. Tu me manques beaucoup plus que je l'aurais cru. Et je suis désolée si je n'écoutais pas les conseils que tu me donnais... J'aurais dû, parce que regarde ce que je suis devenue. J'espère que ça va là-haut, ajoutai-je. Encore désolée.

Je me relevai, sentant un sanglot menacer dans ma gorge. Alors que je m'apprêtais à passer la porte, je me retournai.

— Aide-moi, Pa, s'il te plaît, murmurai-je.

J'achetai une bouteille d'eau auprès d'un vendeur de rue et errai en direction de la Chao Phraya. Là, j'observai la circulation dense sur le fleuve : remorqueurs, hors-bords et autres grosses péniches recouvertes de bâches noires allaient et venaient en un flot continu. Je décidai de faire un tour en ferry – cela ne coûtait pas cher et valait beaucoup mieux que de me morfondre dans ma chambre d'hôtel près de l'aéroport.

Depuis le bateau, je pus contempler les temples dorés élégamment nichés entre les gratte-ciel en verre, ainsi que les maisons en bois sur pilotis et leurs jetées bancales. Je sortis mon fidèle appareil Nikon et pris toutes sortes de clichés. Pa me l'avait offert pour mes seize ans, pour me permettre d'immortaliser ce qui m'inspirait, selon ses termes. Star me serinait de passer à la photo numérique, mais la technologie ne m'attirait pas et je préférais me contenter de ce que je connaissais.

Je descendis du ferry juste après le Mandarin Oriental et, en longeant la rue voisine, je me remémorai la fois où j'avais invité Star à prendre le thé au fameux *Author's Lounge*, un salon traditionnel très chic. Tout le monde était très élégant et nous, en jean et tee-shirt, ne nous étions pas vraiment senties à notre place. Star avait passé des heures à la bibliothèque à contempler les photos dédicacées de tous les écrivains qui avaient séjourné à l'hôtel au fil des ans. Je me demandais alors si elle finirait par écrire elle aussi un roman, elle qui était si douée. Même si cela ne me regardait plus. Elle avait désormais une nouvelle famille ; j'avais vu une étincelle dans ses yeux quelques semaines plus tôt, quand j'avais découvert dans notre appartement un certain « Mouse » qui la couvait des yeux.

Je m'assis dans un café et commandai un bol de nouilles et une bière. Je ne tenais pas bien l'alcool, mais je me sentais déjà si mal que cela pouvait difficilement aggraver mon état. Ce qui me blessait le plus n'était pas le fait que Star ait un petit ami et un nouveau travail, mais qu'elle se soit détachée de moi, lentement et douloureusement. Pensait-elle que je serais jalouse, que je la voulais tout à moi ? Ce n'était pas le cas. Je l'aimais plus que tout au monde et ne souhaitais que son bonheur. Je n'avais jamais été assez stupide pour imaginer qu'aucun homme n'entrerait dans sa vie, belle et intelligente comme elle était.

Tu as vraiment été grossière avec lui quand il est venu à l'appartement, me sermonna une petite voix intérieure. En effet, sa présence m'avait dérangée et, comme d'habitude, je n'avais pas su le cacher. La bière joua son rôle et adoucit ma peine. Je payai l'addition, puis déambulai sans but avant de tourner dans une ruelle qui abritait un marché de rue. Je passai devant un artiste qui peignait à l'aquarelle. Le voir face à son chevalet me rappela les soirées à Krabi, sur la plage de Railay, où, armée de mon carnet à dessins et de ma palette, je tentais de saisir la beauté du soleil couchant. Je fermai les yeux et me souvins de la sérénité que j'avais alors éprouvée dans ce même pays, auprès de Star, un an plus tôt. Je ressentis un vif pincement au cœur : j'aurais tant voulu retrouver cela...

Je m'approchai de la rive du fleuve et me penchai au-dessus de la balustrade, pensive. Serait-ce une folie de retourner là où je m'étais sentie si heureuse, avant de poursuivre ma route vers l'Australie ? Je connaissais des gens à Railay. La plupart d'entre eux fuyaient aussi quelque chose. Et puis, la seule raison pour laquelle j'allais en Australie était ce que m'avait dit Georg Hoffman, le notaire de Pa, quand je lui avais rendu visite. C'était un but de voyage, qui avait le mérite d'être loin de Londres.

Au lieu de passer douze heures de plus dans un tube volant pour me retrouver dans un endroit où je ne connaîtrais personne, je pouvais très bien boire une bière bien fraîche sur la plage de Railay. Quelques semaines de retard dans mon

programme ne changeraient rien... Après tout, c'était bientôt Noël et ce serait peut-être moins affreux de le passer dans un lieu que j'aimais... Pour la première fois depuis longtemps, j'éprouvai de l'enthousiasme à l'idée de faire quelque chose ; alors, avant que cette sensation ne disparaisse, je hélai un taxi pour me rendre à l'aéroport.

Je repoussai mon départ pour l'Australie sans difficulté. Le premier vol disponible était le 8 janvier, j'étais contente que le destin me pousse à rester plus longtemps. Je réservai alors un aller-retour pour Krabi.

Rentrée à l'hôtel, je pris une douche, me brossai les dents et me couchai, rassérénée. Si mes sœurs étaient là, elles diraient toutes que je faisais de nouveau ma flemmarde, mais je m'en fichais.

Comme un animal blessé, j'allais me cacher et panser mes blessures.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La sœur à la perle

Lucinda Riley



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON